

## Q

quā : nominatif singulier féminin ou nominatif-accusatif pluriel de *quis* indéfini. Emprunté au thème du relatif \*quo-, a remplacé *quis* et *quia*.

quā : ablatif féminin du pronom relatif. Spécialisé comme adverbe de lieu au sens de « par où » (relatif ou interrogatif indéfini), sc. quā [uiā, parte]. A aussi le sens de « par quelque moyen, de quelque manière » (indéfini; d'où quā... quā, e. g. Plt., Mi. 1113, « aussi bien... que »). Ancien (Lex XII Tabul. 7, 7), usuel. Figure dans quāpropter, quātenus.

quadrat- : v. quattuor.

quadrigae : v. quattuor et \*iug- / iug-.

quadrimus : v. quattuor et hiems.

quaerō (quaerō, épithape d'un Scipion, CIL 12 11), -is, quaeſiū (-iū), quaeſitum et quaeſtum, -ere. Quaeſtū represente un ancien \*quaesō; cf. quaeſō, désideratif (issu de \*quaſ-ō), avec lequel les auteurs archaïques le confondent parfois; cf. Plt., Ba. 178; Enn., A. 145; Trag. 129, liberorum sibi quaeſendum gratia. Le parfait quaeſtū fait difficulté; on attendrait \*quaesī > \*quaesi, comme on a de ūrō, ussī (le parfait quaeſi qu'on a dans une inscription en vers, CIL V 6842, est trop tardif et trop isolé pour qu'on puisse en faire état; et ce doit être une contraction de quaeſiū, comme audi, qu'on lit CIL III 31 [environ 71 après J.-C.], ou une formation analogique d'après le type haerē, haesi). A ce \*quaesī correspond quaeſtum, comme à ussī, ustum. Quaeſtū est le parfait du désideratif; cf. capessiū, lacesiū, de capessō, lacesō; une formation analogue est dans un verbe de sens voisin petō : petiū. A quaeſiū correspond quaeſitum, qui est d'un emploi général dans les composés de quaerō : acquisitum, anquisitum, conquisitum, exquisitum, inquisitum, perquisitum, requisitum. Sur quaeſitum et quaeſtum se sont formés des doublots parallèles, dont certains se sont différenciés par le sens; cf. quaeſtor et quaeſtōr.

Quaeſtōr signifie, comme gr. ζητῶ, « chercher, rechercher », « faire une recherche ou une enquête, s'informer (q. ut aliqū) », puis « chercher à » (q. ut ou l'infinitif), « demander », « chercher à se procurer », et quelquefois même « gagner, obtenir » (cf. les composés qui expriment l'aspect « déterminé » acquirere, conquirere). Cette dérivation de sens se retrouve dans quaeſtus, -ūs m., spécialisé dans le sens de « façon de rechercher l'argent », d'où « métier » (quaeſtus meretricius, quaeſtum facere) et « gain » (souvent joint à lucrum, e. g. Cic., Tu. 5, 3, 9; Verr. 2, 3, 44, 106; opposé à sumptus); de là : quaeſtūrius « mercenaire, qui se vend » (Tert.), quaeſtūosus « avantageux, profitable; qui recherche ou qui fait des profits ». — Quaeſtore, attesté de tout temps, est panroman (M. L. 6923), mais a été remplacé partiellement par

circare, fr. chercher; v. B. W. s. u. Cf. aussi \*quaeſerimānia, M. L. 6924; \*quaeristicāre, 6925.

Quaeſtū « recherche » a pris dans la langue juridique le sens de « enquête, interrogatoire », « chambre d'enquête » (q. perpetua, etc.), et spécialement « enquête avec torture, question » (d'où, dans la langue de l'Eglise, quaeſtōnō « mettre à la question », quaeſtōnārius « tornionnaire »); dans la langue philosophique, le sens de « question, question de savoir si, discussion » (= gr. ζήτησις, ζήτημα), cf. Cic., N. D. 1, 1, 1; Top. 15, 60, 21, 79; Inu. 1, 13, 18. De là en celtique : irl. ceist, brit. ceist-.

Dérivés : quaeſtūnula et, tardif, quaeſtōnāliter.

Le nom d'agent quaeſtor, usité surtout au pluriel, s'est appliqué d'abord à des magistrats chargés des enquêtes criminelles, quaeſtōrēs parcidū (cf. Plt. 1, 2, 2, § 23; Fest. 310, 25). Puis ils furent ensuite attachés à la gérance des comptes du trésor et se spécialisèrent dans ces fonctions financières (comme le ζητητής grec); cf., pour le changement de sens, praetor. De là : quaeſtū, quaeſtōrius, quaeſtōrius; \*quaeſtōriō f. « femme du préfet de la ville » (bas latin). Sont empruntés au latin : osq. kvaſſtūr, kvaſtūr, ombr. kves̄tūr. Sur kvestur l'ombrone a bâti un dérivé kvestretie « quaeſtūrā », avec le même suffixe -itie- que dans uhtretie « auctūrā » de uhtur « auctor ».

Quaeſtōr a désigné le « juge d'instruction »; et, dans la langue philosophique de basse époque, il a traduit le gr. ζητητός.

A côté de quaeſtus, quaeſtōr, on trouve aussi, à l'époque impériale, quaeſtūs, quaeſtūs, quaeſtūs.

De quaerō existent un désideratif quaeſō (graphie quaesso, CIL X 2311) : « chercher à obtenir », encore usité dans l'ancienne formule de Caton, Agr. 141, 2 : Mars pater te precor quesoque uti sies uolens propitius, et qui est demeuré comme formule de politesse, quaeſō, employée en incise avec le sens de « s'il te plaît, je te prie »; et un itératif quaerō « chercher sans cesse » (pour la forme, cf. agō/agitō), usité surtout dans la langue des comiques, d'où requirō (Plt., Mo. 1003).

Composés : acquirō et \*acquaerō : rechercher ou se procurer en outre, acquirēr; acquisitō (tardif); \*acquiſiū, -ās, M. L. 111 a; anquirō (sans doute \*an-quirō, glosé par circumquirere par P. F. 20, 16), doublet de inquirēr; assez employé par Cicéron, mais rare à l'époque impériale (dernier exemple dans Justin); conquirō (conquaerō) : rechercher, recruter; réquisitionner (cf. conquisitor : -es dicuntur militum scriptores, GLK V 658, 36); et aussi « rechercher ensemble, discuter » = συζητέω; cf. ογζητησις, Cic., Fam. 16, 21, 4, M. L. 2154; disquirō : chercher de tous côtés, M. L. 2633; exquirō : rechercher avec soin; enquêter; d'où exquisitus « recherché, raffiné, élégant »; inquirō : faire une en-

quête, M. L. 4451: inquisiſtō; inquisiſtor; inquisitū : non recherché (Plt. -- ἀζήτητος); perquirō : rechercher tout à travers, de tous côtés, M. L. 6424 a; requirō : rechercher, M. L. 7235, 9706 (les formes romanes remontent à requaerere).

Pas d'étymologie connue, comme pour la plupart des mots à diphthongue ae (v. haerēo).

qualis, -e : adjetif et pronom relatif et interrogatif « quel, de quelle sorte ou de quelle nature ». S'emploie en corrélation avec tālis « tel », ou absolument avec le sens de « de la nature que » dans des phrases relatives, ou de « de quelle nature » dans des phrases exclamatives ou interrogatives. Correspond pour le sens au gr. ποῖος; de la quālitās, terme créé par Cicéron pour traduire ποιότης, cf. Acad. 1, 6, 24, qualitātes igitur appellauſ quas ποιότητας Graeci uocant: quod ipsum apud Graecos non est uulgi uerbum, sed philosophorum, et, plus tard, qualitātis = ποιόδης (Cassiod.). Adverbe : quāſtāſ (époque impériale). — Ancien (Enn.), usuel. Tend à se confondre à basse époque avec quāt, quis; e. g. Vitae patr. 3, 178, quale uas est ex utrisque mundius? Conservé dans les langues romanes, auquel il a fourni un pronom relatif et interrogatif. M. L. 6927; B. W. s. u. De quāſtāſ : irl. caitlēdecht.

De là : quāliscumque « quel qu'il soit; quelconque »; quālis quālis : de quelque nature que (Dig.), et quālīter quālīter; quālīſtēt (bas latin); quālīſnam (Apul.).

Pour la formation, cf. gr. ποιόκος (dor. παῖλοκος) « de quel âge, combien grand », lit. kōl, kōlai « combien longtemps ». Suffixe -li-, mais après autre radical dans v. sl. kolikū « quantus ». Les formations comportant -ā- tiennent une grande place en latin; cf. -ārius, etc. V. tālis et quis.

quālūm (quālūs, quall- m.), -ī n. : panier d'osier tressé; sorte de filtre en osier, etc. Ancien (Caton), technique. Joint à cōlūm par Vg., G. 2, 241 : tu spiso uimine qualos | colaque prelorum fumosis deripe tectis. A quālūm correspond le diminutif quasillūs, quasillūm « petit panier; corbeille à laine », demeuré en campidane. M. L. 6938.

Dérivés : quasillārius, xophorotōtōs (Gloss.); quāſtāſ : esclave filiale.

L's simple de quasillūm ne s'explique que si l'on suppose, avec W. Schulze, Lat. Eigenn. 462, que quālūm repose sur \*quas-slōm et quasillūm sur \*quassillūm (cf. manna, māmilla). On rapproche v. sl. kōsī « xóphīos ». Mot technique auquel il serait risqué de chercher une origine indo-européenne, et sans doute emprunté comme asinus, casa, rosa, etc. (v. Stolz-Leumann, Lat. Gramm., § 128 c, p. 141).

quam (forme renforcée quānde, quānde chez les antīquī, Liv. Andr. et Enn., A. 97, 136; Lucr. 1, 641 et P. F. 313, 14; cf. ombr. pane dans postertio pane, VII a 46; pustertiu pane, I b 40 « post tertium quam ») : particule tirée du thème du relatif-interrogatif, signifiant « que, combien ». Peut avoir une valeur exclamative ou interrogative que n'a jamais quom. Corrélatif de tam, marquant l'égalité (cf. tamquam), quam s'est ensuite employé après le comparatif de supériorité : maior quam, prior quam (d'où priusquam et postquam, antequam; mais simul ac, atque), emploi dans lequel il a éliminé

l'ablatif et a remplacé ac ou atque après les mots marquant l'égalité, la ressemblance ou la différence : idem, similis, alius, etc. Se place près d'un verbe, d'un adverbe ou d'un adjectif pour le renforcer; cf. nūmis quān, ualde quām, mīrē quām, sānē quām, quamplūrēs, -plūrīm, quamprūm, quam maximē. Pour la forme, cf. aussi quām. Usité de tout temps. M. L. 6928.

L'osque a mais... pan... « magis... quam » et pruter pan « priusquam »; ce pan repose sur \*pande, comme on le voit par ombr. pane « quam »; pour la forme, cf. v. lat. quando et ombr. p. u. ne, pone de \*quonde. Le correspondant de lat. quām est dans ombr. pre-pa « priusquam »; cf. pél. pam. Hors de l'italique, on ne peut rapprocher que arm. k'an, qui répond pour le sens à lat. quām.

V. quis.

quāmduī (-diūs, Inscr.; v. Thes. V 1561, 72 sqq.): [depuis] combien de temps; et secondairement « aussi longtemps que, jusqu'à ce que ». A pour corrélatif tamduī. Ancien, classique. Conservé en provençal. M. L. 6929.

Dérivé : quāmduīcumque (Aug.).

quālibet (-lu-) : autant qu'il plaît; à loisir. V. libet.

quāmquām (quān-), forme redoublée, à valeur indéfinie, de quām (cf. quisquis) : « de toute manière, pourtant »; et « quoique, combien que » (généralement suivi de l'indicatif, comme quisquis; quelques exemples de subjonctif dus sans doute à l'influence de quāmuis). A pour correspondant tamen, comme tam est le corrélatif de quām. Ancien, usuel, classique (mais non dans César); le redoublement expressif indique une origine « populaire »; v. Axelson, Unpoet. Wörter, p. 124 n. Non roman.

quāmuis : adverbe et conjonction marquant la concession : « autant que tu veux; quelque... que ». Dès l'époque classique, apparaît avec une simple valeur concessive, « quoique, bien que », etc.; cf. Cic., Verr. 2, 5, 168, quāmuis ciuīs Romanus esset, in crucem tolleretur. Au contraire de quāmquām, est généralement accompagné d'un subjonctif. L'époque archaïque connaît encore quāmuis avec valeur adverbiale, e. g. Plt., Mer. 687, quāmuis insipiens poterat persinectīre; de même, quāmuis peut être joint à licet; et même on trouve, au lieu de uis, d'autres formes de la conjugaison de uolō : quam uolēs, quam uelis, quam uolitis, etc. Le subjonctif ne « dépend » pas de quāmuis; il est amené par le sens de la phrase.

Ancien, usuel, classique. Conservé en vieil italien. M. L. 6931.

quāndō (fal. quando), conjonction appartenant au thème de l'interrogatif indéfini quis : 1<sup>o</sup> « quand », relatif et interrogatif. Attesté dès les plus anciens textes avec le sens de quām « lorsque »; e. g. Liv. Andr., Od. 12, quando dies adueniet quem profata Morta est. La langue classique emploie quāndō avec la valeur interrogative : non intellegitur quando obrepat senectēs, Cic., Cat. M. 11, 38, ou causale : quando igitur uirtus est adfectio animi constans, Cic., Tu. 4, 34, le distinguant ainsi partiellement de quām; mais la langue familière ne fait pas cette distinction et tend de plus en plus à le substituer

à *quom*. Aussi est-il demeuré dans toutes les langues romanes, avec le sens de « quand », M. L. 6932, B. W. s. u. ; 2<sup>e</sup> adverbe indéfini au sens de « quelquefois, parfois », qui se place après *si*, *nē*, *num*, comme *quis*. La forme non enclitique est *aliquandō*. La différence de sens entre *quandō* conjonction et *quandō* adverbe s'accompagnait, si l'on en croit Festus, d'une différence d'accent : *quando* cum graui uoce pronuntiatur, significat idem quod quoniā et est coniunctio ; *quando* acuto accentu, tunc est temporis aduerbiū, P. F. 311, 6. C'est dire que, comme *quis*, *quando* était atone quand il était indéfini.

*Quandō* peut-être renforcé de particules généralisantes : *quandōne* ; *quandōque* « une fois que, le jour où » ; *quandōcumque* ; *quandōlibet* (Lact.) ; *quandōquidem* (avec abrégement de l'*o*, comme dans *siquidem* ; sur la quantité, v. Baker, Class. Rev. 17, 313 sqq.). *Quandōque* (sous la forme *quandoc* ? ; v. F. 310, 21 et P. F. 311) est en corrélation avec *dōnec* (*dōnique*) dans la loi des XII Tables, VI 9, ... *quandoque sarpta, donec dempta erunt...* Le second élément de *quandō* est sans doute identique au premier élément de *dōnec* : *quando* est issu de \**quam-dō*. La forme *quandō*, avec *ō*, résulte d'un abrégement secondaire de *ō* final.

*Quandō* est en latin une forme nouvelle, qui n'a pas de corrélatif dans le groupe de *tum*, *tam*, etc., et qui ne se retrouve pas en osco-ombrien ; c'est pūn-um, qui, en osque, répond pour le sens à lat. *quandōque* (v. sous *quon*). La formation ne se retrouve nulle part. Le type lit. *kadū* (lit. or. *kadū* ; et cf. *kadán-gi* « pour que ») n'a pas de nasale intérieure et suppose \*-ān final ; il est difficile d'en séparer skr. *kadā*, gāth. *kadā* « quand ». Ces formes ne fournissent donc rien pour expliquer *quandō*, où l'on est amené à chercher lat. *quam* et *dō* (v. *dōnec*).

**quantus, -a, -um** : « combien grand » ; neutre *quantum* adv. « combien ». A pour corrélatif *tantus* ; *tantus...* *quantus* « aussi grand... que » et *tantum...* *quantum* « autant... que ». Correspond pour le sens à gr. *πόσος* ; de là *quantitās*, formé sur *ποσότης* (d'après le modèle de *quālitās* de Ciceron), sans doute à l'époque impériale, et même *quantitūdō* (d'après *multitūdō*) dans Cael. Aur. — Usité de tout temps ; panroman. M. L. 6933 ; B. W. *quant*.

Dérivés : 1<sup>e</sup> diminutifs : *quantulus*, *quantillus* ; 2<sup>e</sup> indéfinis : *quantuscumque*, *quantusuis*, *quantuslibet*, *quantuluscumque*, *quantuluslibet*, etc. Cf. aussi *quantisper*, archaïque, « combien de temps », *quantopere* ; *quantōcius* (= θατόν, IV<sup>e</sup> siècle).

Dérivé de *quam* ; cf. ombr. *panta* « *quanta* ». L'arménien a, de même, *k'ani* *quantus* de *k'an*.

**quāpropter** : v. *propriet*.

**quāquā** : adverbe indéfini, ablatif féminin de *quis-quis*, au sens de « de n'importe quel côté, partout où » ; cf. *quōquā*. Rare, archaïque.

**quārē** : conjonction, interrogative et relative ; formé de la soudure de *quā rē*, proprement « par quelle chose ». Signifie « pourquoi ? » et « c'est pourquoi » ; « car », sens dans lequel il a supplanté *nam* dans les langues romanes. Ancien, usuel, classique. Fr., prov. et catal. *car*. M. L. 6934. Irl. *cair* ?

**quārtus** : v. *quattuor*.

\***quarquara** : caille. Figure seulement dans les glosses, cf. CGLIV 576, 35. Sans doute mot étranger. Formation expressive à redoublement, demeurée partiellement dans les langues romanes à côté de *coacula* (v. ce mot). M. L. 6935 ; B. W. *caille*.

**quāsī** (graphie *quasei*, CIL 1 200, 27 ; la scansion *quāsī* est dans Lucr. 2, 291, et *deuicta quāsi cogatur ferre patique*, mais la longue se trouve à la coupe penthémère et, par conséquent, est peu probante) : conjonction de comparaison : « comme si » et « comme », puis « à peu près, environ » (comme *tamquam*) ; cf. gr. *εἰσελθεῖν*, suivi pléonastiquement de *si* : *quasi si* (déjà dans Pl. Cas. 36 ; cf. *nisi si*). Ancien, usuel. M. L. 6937 (formes savantes) et 6930, *quam si*.

On l'explique généralement par *quam-si* ; l'amusement de l'*m* non compensé par l'allongement de l'*a* serait dû au caractère accessoire du mot. On trouve dans Plaute *quasi* employé dans des cas où la langue classique emploierait *quam si*, e. g. Mi. 482, *neque erili negotio* | *plus curat quāsi non seruitutem seruiat* ; cf. Lindsay, *Synt. of Pl.*, p. 107.

**quāsō** : v. *quatiō*.

\***quāssum**, **quārsum** (Gloss.) : *quāmodō*. Sans doute de \**quā-urosom*.

**quātenus** (*quātinus* ; la forme *quatenoc* que Festus, 312, 28, attribue aux *antiqui* doit sans doute se lire *quatenos*) : conjonction relative et interrogative : « jusqu'au point où » et « jusqu'à quel point » (= *quousque*, sens propre et sens figuré) ; puis « dans la mesure où » et, avec valeur causale, « puisque » (sens qui ne se rencontre pas dans la langue classique). Enfin, on trouve également à basse époque *quātenus* employé avec la valeur de *quāmodō* et de *ut*. Ancien, classique, mais d'emploi assez restreint. Non roman. A *quātenus* correspond *ētenus*, de la langue des jurisconsultes.

V. *tenus*.

**quatiō**, -is (parfait inusité ; Cicéron emploie à la place *quatefēci*, Ep. ad Brut. 1, 10, 4 ; les composés ont un parfait -*cussi*, *concussi*, *percussi*), *quāssum*, *quātere* : secouer (surtout poétique ; la prose classique emploie un composé). Ancien (ENN.), classique, mais presque uniquement poétique à l'époque impériale ; la prose préfère le composé d'aspect déterminé *concūtiō*, ou l'intensif *quāsō*, ou le composé *quatefaciō*, comme *tremefaciō*. Le participe *quāssus* a pris le sens fort de « brisé (à force de secousses) », mis en pièces, cassé : *aula quāssa, quāssa uox*, etc. De *quāssus* dérive l'itératif-intensif *quāssō*, -ās « agiter fortement ou sans cesse », sens transitif et absolu : *quāssāre caput* « branler la tête », mais *quāssāt capite* « la tête branlante ». Comme *quāssus*, *quāssāre* a aussi le sens de « briser » ; *harundo quāssata*, Vulg. Matt. 12, 20 ; de là fr. « casser » ; cf. M. L. 6939 et 6942 ; B. W. s. u. D'autres formes romanes supposent aussi des dérivés \**quāssiāre*, \**quāstīare*, \**quātūtāre*, M. L. 6940, 6941, 6944 a.

Le substantif de *quatiō*, *quāssus* est à peine attesté (Pac. ap. Cic., Tu. 1, 21, 50) : on dit plutôt *quāssātā*, qui est, du reste, assez rare. De *quāssō* dérivent encore *quāssābilis*, *quāssābundus*, *quāssātūra*, *quāssātūpennae* (Varr. = πτεροδόνητος, Aristoph.), tous rares.

Composés en -*cutiō* : *concutiō* : secouer violemment (sens physique et moral) ; d'où « terroriser » dans la langue des jurisconsultes, e. g. Paul., Sent. 5, 25, 12 : *qui insignibus altioris ordinis utuntur militiamque confingunt quō quem terreant uel concutiant*. De là *concusso* : *exactiō pér uim facta*, qui semble surtout s'être dit des exactions commises par les soldats ; *concucessū* (*Tert.*), cf. l'emploi tardif de *δασελτα* en grec (N. T., Luc. 3, 14) ; *decutiō* : faire tomber en secouant ; *discutiō* = *δασελτα* écartier ou détacher en secouant, lézard, dissiper » ; et au sens figuré : 1<sup>e</sup> « écartier, rendre vain » ; 2<sup>e</sup> « fouiller, débrouiller » ; et finalement, dans la langue de l'Église, traduit le gr. *ἐξετάζω* « examiner, inspecter ». Même évolution dans *discussiō*, *discussor*. *Discussiō* est dans Macrobe, Somn. Scip. 1, 16, 8, avec le sens de *disputatiō* ; dans la chancellerie du Bas-Empire, le mot désigne la révision des revenus publiques dans une province ; *discussor*, le magistrat chargé de cette révision. *Discussus*, au contraire, signifie dans Pline « agitation, fait de secouer ». *Discutere* est conservé dans le v. fr. *descouvre*, M. L. 2665 ; *excutiō* (prononcé *escō*) : faire tomber ou chasser en secouant. Employé aussi au sens figuré « examiner » (= *exquirere*), M. L. 2998 ; et 2995, *excussa* ; 2996, *excussiō* ; 2997, \**excusorium* ; 3000, \**executūre* ; *incutiō* : enfourcer en secouant, secouer, brandir contre, sur. Au sens moral = incréer ; *incutere metum alicui* (s'emploie surtout des sentiments violents : peur, terreur, désarroi, etc.) ; *percutiō* : traverser en frappant ; puis simplement « frapper ». A fourni son parfait et son participe à *feriō* (comme *icō*, dans une moindre mesure) ; et a tendu par la suite à remplacer même au présent *icō* et *feriō* ; ainsi dans la latinité impériale : *percutere foedus* (au lieu de *ferire*), Just. 42, 3, 4 ; p. *nummum argenteum*, Suét., Aug. 94, 12. S'emploie aussi, comme *feriō*, fr. « taper », dans le sens de « duper » (v. *concutiō*), cf. Cic., Att. 5, 2, 3. Dérivés : *percussiō*, -*sor*, -*sūra* (tardif) ; *percussus*, -*ūs* ; *percussiōnālis*. — *Percutere* est demeuré dans les langues hispaniques, M. L. 6402 ; *repercūtiō* : faire rebondir, réfléchir (la lumière), répercuter (un son) ; et aussi, au sens moral, « repousser » ; *repercussus*, -*sībilis* ; *praeutiō* : brandir en avant (Ov.) ; *reutiō* : faire rebondir ou résonner ; secouer en arrière ; *recessus*, -*ūs* ; *recessiōnālis* (Cael. Aur.). Demeuré en espagnol et en portugais, M. L. 7140. V. aussi B. W. *rescousse* ; *succutiō* : secouer par en dessous, M. L. 8413, B. W. *secouer* ; de là *successiō*, -*sūs*, -*sor*, -*sūra*.

De *quāsō* : *conquāsō*, *succussō* (Acc. ap. Non. 16, 29), M. L. 8412 a.

On rapproche souvent gr. *πάσσω* « je répands ». Mais le sens est tout différent. Les autres rapprochements proposés (lit. *kutēti* « ouvrir en secouant » ; germanique : v. h. *scutēn* « secouer ») sont encore moins plausibles. Vocalisme en -a.

**quāttuor**, invar. : quatre. *Quattuor* se déclinait à l'origine. L'osque a encore un neutre *petora* (cité par Festus 226, 3, sous la forme *piora* ; ou à *petiropēt* « quatre » dans les inscriptions osques). L'invariabilité du mot est la conséquence d'un fait phonétique latin : \**quāttuorēs* > \**quāttuorēs* > \**quāttuorēs* > *quāttuor*, par suite de l'absorption de l'*e* par l'*r* et de la réduction du groupe -*rs* à -*rr* (cf. *ter(r)* de *tris*) ; de même que l'*ā*

final du neutre \**quāttuorā* avait tendance à tomber ; ainsi sont venus à se confondre, au nominatif, le masculin (aussi employé pour le féminin) et le neutre ; dès lors, *quattuor* a été adjoint à la série des noms de nombre invariables qui, en indo-européen, commençait seulement avec « cinq ». En latin vulgaire, *quattuor* a été réduit à *quattor* (cf. *febrārius*, etc. ; Ennius fait déjà un spondée de *quattuor*, A. 93) : de là *ital. quattro*, etc. Attesté de tout temps ; panroman. M. L. 6945. Irl. *cata* « *quattuor* (euangelia) ».

Dérivés et composés : *quārtus* (ā attesté par l'apex, cf. Mon. Ancy. 3, 22 ; v. Sommer, *Hdb.* 2, p. 122) : quatrième. De \**kʷtār-to-s* avec degré zéro du premier élément du thème : on attendait \**quortus*, dont le féminin est conservé comme nom propre dans le prénom *Quorta* ; l'*a* de *quārtus* doit être analogique de *quattuor*. M. L. 6936 ; B. W. *quart* ; irl. *quart* et *cártel* *quartellus* ». Substantivés : *quārtā* : quart ; *quārūm* : quadrupé ; s'emploie pour désigner le rendement du blé ; adv. *quārtūm*, *quārtā*. De *quārtūs* : *quārtānus* : -a (febris) « fièvre quarte », c'est-à-dire, selon la façon de compter des Latins (cf. Gell. 17, 22, 2), dont les accès reviennent tous les trois jours ; *quārtāni* « soldats de la quatrième légion » ; *quārtānūs* ; *quārtāriūs* : 1<sup>e</sup> quart d'une mesure ; 2<sup>e</sup> mulier payé pour une part d'un quart sur les bénéfices (P. F. 313, 10) ; *quārtātō* : pour la quatrième fois (Cat. ap. Serv., in Ae. 3, 314) ; *quārticeps* (Varr., L. L. 5, 52).

*quārtocērius* (cf. *primicērius*), Cod. Just. 12, 24, 7. Les langues romanes supposent aussi \**exquārtāre*, \**exquārtiāre*, M. L. 3064, 3062 ; cf. fr. « écartier » ; v. B. W. s. u. De *quārtāriūm*, *quāternum* proviennent v. angl. *cavērtān*, *cavētān* ; britt. *chwarthawr*.

*Quater*, invar. : quatre fois.

Dérivés : *quāterñi* (et *quādrñi*), -ae, -a distributif : quatre par quatre (cf. *bis/bini* et *tris/ter/trini*), M. L. 6944 ; de là *quāterñō*, -ōnis m. : le nombre quatre au jeu de dés (cf. *ūniō*) ; groupe de quatre hommes (dans la langue militaire ; cf. fr. *caserne*) ; cahier de quatre feuilles doubles dans un manuscrit, M. L. 6943 ; *quāterñāriūs* : qui a quatre dans les deux sens ; *quāterñātis* (opposé à *trinitātis*) ; *quāterñātō* (= *terpātōs*) ; *quāterducātūs*, -ūs m. (= *tetrarcha*, Ital.).

*quāriō*, -ōnis m. : le nombre quatre au jeu de dés, dit aussi *plānum*, Isid., Or. 18, 65. Cf. le précédent.

Juxtaposé : *quātūrdecim* : quatorze, M. L. 6946. Cf. aussi \**quāttuor pedia* « lézard », M. L. 6947.

Les autres composés et dérivés de *quattuor* ont des formes en *quādr* au lieu de \**quātr* qu'on attendrait : *quādrus*, *quādrō* ; *quādrñi*, doublet de *quāterñi* ; *quādrāgintā*, *quādrāgintā*, *quādrātūs*, et les nombreux composés en *quādr*-, *quādr*- (cette dernière forme devant la biale ; cf. *quādrupēs*, *quādruplex*).

*quādrāgintā* inv. : quarante ; littéralement « quatre dizaines ». Le -*rā* de *quādrā* peut représenter \*-*rs*, dont c'est le traitement normal, ou -*rā* avec le même *ā* que dans la finale de *trī-gintā*, etc. *Quādrā* est sans doute un ancien neutre, \**kʷostr*, cf. *dor-īon*, *terpātōs* ; sur -*gintā*, v. *decem* et *ūgintā*. Forme vulgaire *quārranta*, CIL XIII 7645, de \**quādra*[*g*] *inta* > \**quādrā* > *quār(r)anta*, M. L. 6912 ; *quādrāgēsimus*, -ā.

*-um* : quarantième. Le féminin *quadrāgēsima* a désigné dans la langue de l'Église le quarantième jour avant Pâques, d'où la forme « carême », etc. Panroman. M. L. 6911 ; et celtique : irl. *corgus*, britt. *garawys* ; *quadrāgiēs* ; *quadrāgēnī*, -ae, -a ; *quadrāgēnārius*, -a, -um ; subst. *quadrāgēnārius* m. : quadragénaire (Arn.) ; *quadrāgēs* « 40 as ».

*quadrāgentī*, -ae, -a : quatre cents. *Quadrin-* est sans doute analogique de *quin-* dans *quingentī*. La guttural de *centum* s'est affaiblie en *g* dans *-gentī*, comme celle de *decem* dans *uīgintī* ; *quadrāgentī*, etc. La forme *quadrāgentī*, donnée par C dans Plt., Ba. 1183, est sans autorité ; il faut lire *quadrāgentī* avec abrégement iambique ; cf. Ernout, *Comment. des Bacchis*, v. 934.

*quadrus*, -a, -um : carré (rare et tardif dans l'emploi adjectif). Usité surtout substantivement avec des sens techniques : *quadrā* : carré ; particulièrement « table à manger » ; « plinthe d'une colonne », etc., cf. Rich, s. u. ; *quadrām* : carré, M. L. 6921, *quadrus* et *cōdra*, et 6920, \**quadro*. Sur *quadrā*, *cōdra*, v. Skok, Arch. f. slav. Phil. 37 (1918), 83 sqq. Dénominatif *quadrō*, -as : transitif et absolu, « équarrir » ou « être au carré » (se dit dans la maçonnerie de pierres qui s'assemblent bien) ; par suite « s'adapter, cadrer » ; de là *quadrātus* ; subst. n. *quadrātum* « carré ». Panroman, sauf roumain. M. L. 6914, 6915. De *quadrō* dérivent *quadrātī*, -tor, -tūra, -tārius. Les langues romanes supposent un composé \**exquadrāre*, M. L. 3060, le breton *coazrell*, \**quadrellum* (fr. *carreau*).

*quadrāns*, -antis m. : quart de l'as (= trois onces) ; et, *l'as* étant considéré comme unité, *quadrāns* s'est employé pour désigner le « quart » d'un tout : *iūgerum*, *libra*, *sextārius*, *pēs*, *diēs*, etc. A fourni la forme savante *cadrān*.

*quadrās*, -adis = *tērpōs* (Jér.) ; *quadrāssis* « 4 as ». *quadrāntālis*, d'ou n. *quadrāntāl* : vaisseau carré de la contenance d'une amphore, cf. Fest. 312, 14 ; *quadrāntārius*, -a, -um.

*Quadrāns* est comparable à *dodrāns*, *triēns* (en face de *bēs*, *bessis*) ; la désinence est une fausse désinence de participe comme dans *adāmāns*, etc.

*quadrāgīae*, -ārum f. : attelage à quatre, quadrigé. D'abord usité au pluriel ; le singulier apparaît à l'époque impériale. M. L. 6918.

Dérivés : *quadrāgārius* (ancien, a servi de cognomen), -tus (q. *nummus*), -tis.

Il est inutile d'énumérer tous les composés en *quadrū*, *quadrī* (e. g. *quadrī-angulus* au lieu de *quadran-gulus*, d'après *triangulus*), dont la plupart répondent à des types grecs en *tērpō*, sur lesquels ils ont été partiellement formés ; les langues romanes attestent, outre les formes conservées par la littérature, \**quadrīcornū*, \**quadrīfūrcum*, \**quadrīvium* ; cf. M. L. 6916, 6917, 6922.

Comme le montre la comparaison de l'indo-iranien (skr. *cāvārah*, av. *čāvārō*), du grec (dor. *tērpōc*, etc.), du slave (*cētyre*), de l'arménien (*čōrk'*), de l'osque (*petōra*), de l'irlandais (*cēthir*), le nom de nombre « quatre » était fléchi, à la différence des noms de « cinq » à « dix » (v. *quinque*). Il y avait même, comme pour « trois », pour le féminin une forme particulière (skr. *cātasrah*, av. *čātañrō*) que le celtique a conservée : irl. *cētheora*, gall. *pedeir* (en face de masc. *pedīvar*), mais dont le

latin n'a plus trace et qui n'est conservée que dans les langues occupant des extrémités du domaine indo-européen : indo-iranien, d'une part, celtique, de l'autre.

Hors du type thématique, il n'est pas normal qu'une forme indo-européenne ait le vocalisme plein dans deux syllabes successives ; le type skr. *cāvārah* et dor. *tērpōc* a donc chance de n'être pas ancien : devant le vocalisme plein de la syllabe prédésinentielle du nominatif, on attend le degré zéro, tandis que le vocalisme plein est normal devant le vocalisme à degré zéro des autres cas, de l'accusatif, par exemple : v. sl. *čētyri*, lit. *kētūris*, lesh. *čētūpac*, att. *tērpōpac*. Au nominatif, le vocalisme zéro du premier élément est conservé dans arm. *čōrk'* (*čōrk-hariw* « quatre cents », etc.), et, sous forme de voyelle réduite, dans lat. *quattuor* et hom. *čētūpac* (compromis entre l'accusatif *čētūpac* et une forme de nominatif \**čētūpōc*, non attestée).

Le -*u* de *quattuor* offre un traitement phonétique particulier.

Dans l'ordinal, une série de formes a le vocalisme de la première syllabe devant la syllabe suivante au degré zéro : skr. *cātūrah*, v. sl. *čētūrūtū*, lit. *kētūrātā*, v. h. a. *fjōrd*, ion.-att. *tērpōtōc* à côté de hom. *tērpōtōc*, bêot. *čētūtōc*. Mais ce n'est pas la forme la plus ancienne : dans les dérivés, la première syllabe du mot est sujette à avoir le degré zéro ; tel est le cas de la vieille forme indo-européenne à suffixe \*-yo- : skr. *úryah*, *turyah*, av. *čētūryō* (avec trace de la guttural initiale dans -a-*xtiūrīm*) « pour la quatrième fois » (ce suffixe se retrouve en brittonique, v. BSL 29, p. 34), et ceci rendrait compte de prén. *Quarta*, où \*-yo est remplacé par le suffixe \*-to-, mais non de -ār du lat. *quārtus*, dont l'a est surprenant. Sur av. *čētūryō*, v. Cuny, Rev. Ét. anc., 35 (1933), p. 81.

Le latin, qui conserve *bis* et \**tris* (sous la forme *ter*), a aussi le correspondant de av. *čātrūs* « quatre fois » dans *quater*, et c'est sur ce *quater* qu'a été bâti le distributif *quaternī*, du type *bīni*, *terti*.

Au premier terme des composés, on attend devant voyelle une forme à -ur-, du type skr. *cātūr-akṣād* « qui a quatre yeux », et, devant consonne, une forme à -ru-, du type av. *čātrū-gaśō* « qui a quatre oreilles », et gaul. *Petrū-cōriū* (nom de peuple), littéralement « les quatre armées » (cf. *Trī-cōriū*) ; c'est ce type qu'a le latin dans *quadrā-pēs*, etc., avec un d qui ne se retrouve nulle part, mais qui, comme le g de *uīgintī*, *trigintā*, ou le βδ de gr. *θētōdōcō*, v. sl. *sedmū* « septième », ne peut être qu'ancien. L'ombrion a *peturpursus* « quadrupedibus », comme le sanskrit a *cātūspād* « à quatre pieds », got. *fidurdōgs* « de quatre jours ». Le d- se retrouve, du reste, dans une série de dérivés cités ci-dessus et aussi dans *quadrāgīntā*, etc.

Le vocalisme a de *quattuor* figure dans toutes les formes ; on a vu qu'il n'est pas ancien dans *quārtus*. Le τρο- de gr. *τρο-φάλεια* équivalant à *tērpā-pālo* indique un ancien \**kītrū-*, en face de la forme à e radiale, av. *čātrū-*.

L'a du premier terme de *quadrā-gīntā* est le même qui figure dans le second. Le pluriel neutre indo-européen a eu à la fois \*-ā et \*-a, on le sait.

*quaxō*, -ās : -are *rānae dicuntur* cum uocem mitunt, Fest. 312, 21. Autre graphie de *coaxō* ; cf. *quactum* =

*coactum*, dans Isid., Or. 20, 2, 35 ; *quāgulō* (Diosc.) ; *anquīna*, etc. On trouve aussi *quasat* (Gl.).

-que : particule enclitique unissant deux mots ou deux membres de phrase : *hominesque deosque* ; *domi duellique* ; *at-que*, *ne-que* (il n'y a pas de *nōn-que*). D'un usage plus ancien que *et* qui a tendu à le remplacer, cf. Leumann-Hofmann, *Lat. Gr.* 5, p. 656 ; du reste, peut être employé conjointement avec *et* (cf. gr. *te... xai*), avec *at*. Assez souvent confondu avec -ue, comme *neque* avec *neue* ; cf. Lucr. 5, 984, 1234 ; 6, 114, etc. A été à peu près éliminé de la langue populaire à l'époque impériale. Non roman.!

-que, après les pronoms et adverbes qui se rattachent au thème du pronom relatif indéfini, joue le rôle d'une particule généralisante et, dans ce cas, le mot perd souvent sa valeur d'interrogatif ou de relatif : *quis/quisque* ; *uer/uerque*, cf. ombr. gén. sing. *putres-pe* (en face de osq. n. pl. *pūtūrūs-pid*) ; *ubi/ubique* ; *unde/undique*, *quādō/quāndōque*, etc. Souvent -que est lui-même précédé de *cum*, qui le renforce : *quicunque*, cf. ombr. *pisipum pē* ; *ubicumque*, etc. Sur le groupe des pronoms et adverbes formés avec -que, v. P. Ferrarino, *Cumque e i composti di -que*, Bologne, 1942. Cf. aussi *dīque*, *dōne*.

Au sens de « et », et avec la même atonie et le même emploi enclitique ; l'indo-iranien a des correspondants, skr. ca, av. čā et le gr. τε. Le mot a aussi existé en germanique dans la même condition : got. *nih* répond exactement à *neque*, qui se retrouve dans osq. *nep*, *nep* ; le gotique a la forme -uh « et ». Pour la prohibition, alors que le latin a *neue*, *neu*, l'osque a *neip*, *nip*, *nep*, et l'ombrion *neip*, *neip*. L'a de irl. *nach*, bret. *nag* « neque » n'est pas clair.

La valeur indéfinie de \**kīve* n'est pas moins ancienne. En grec, τε a souvent chez Homère une valeur indéfinie, en particulier dans ὅτε, ὅτε. En védique, *yādī ca* qui que ce soit qui est courant. Les groupes du type de lat. *quisque* sont donc anciens.

L'arménien a o-k- « quelqu'un » dans des phrases négatives ou conditionnelles.

*queō*, -is, *quifūi* (*quii*), *quītūm*, *quīre* (impf. *quībam*, fut. *quībō*, pcp. *quīēns*, *queuntis*, à peine attesté) : pouvoir (surtout dans le sens de « être capable, être à même de »), différent de *possūm* « avoir la puissance de ». S'emploie surtout avec la négation *nōn* ; l'emploi positif est rare et semble secondaire. La langue archaïque connaît des formes passives, du type *quītūr*, etc. quand le complément est un infinitif passif : cf. *supplēri queatūr*, Lucr. 1, 1045 (comme *potestūr*). Ancien, usuel et classique. Non roman.

*nequeō* (avec infixe nasal *nequinont*) ; cf. Fest. 160, 3 : *nequinont pro nequeōt*, *u solinunt*, *ferinunt*, *pro solent* et *feriunt dicebant antiqui*. *Liuius in Odissia* (14) : « *par-tim errant*, *nequinont Graeciam redire* ». *Nequitum et ne-quitur pro non posse dicebant*, *ut Pacuuius cum ait* (390) : « *Sed cum contendi nequitum ut* (l. s. c. c. *nequitum uī*, *clam*, etc.) *clam tendenda est plaga* ». *Plausus in Satyrione* (112) : « *retrahi nequitur*, *quoquo progressa est se-mel* » ; et *Cato Originum lib. I* (12) : « *Fana in eo loco compluria fuere* : *ea exaugurauit*, *praeterquam quod Ter-mino fanum fuit* : *id nequitum exaugurari*. »

Pas de dérivés, sauf *queentia*, cité par Quintilien (v. ēns), mais non attesté dans les textes.

Sans doute faut-il partir d'une forme impersonnelle *néquitur* « cela ne va pas » de *neque + itur* (cf. P. F. 157, 15, *neceunt, non eunt*), impersonnel de *eō* qui aurait entraîné *nequeō*, puis *nōn queō*, avec extension de la négation normale, et enfin *quēo* sans négation. La fréquence de l'emploi du verbe avec la négation est en faveur de l'hypothèse. *Nequeō* a dû être associé à *nē-quām*, malgré la différence de quantité de l'e. Le sens y prétrait. V. Osthoff, IF 6, 26 et 9, 179 ; K. Brugmann, *Demonstr.* 64, 2. Sur l'infinitif dans des phrases négatives, v. Delbrück, *Ved. Synt.*, p. 421.

*querēus*, -ūs (et *querēt*, cf. Pallad. 4, 7, 8) f. : chêne. Ancien (ENN.), usuel. Conservé en logoudorien, et sous la forme \**cerqua* (avec passage aux thèmes en -a- causé par le genre féminin du mot), dans quelques dialectes italiens. M. L. 6951. Le français a un représentant d'un mot gaulois \**cassānūs* ; cf. M. L. 1740 ; B. W. s. u.

Dérivés : *querūs* ; *querneus*, -a, -um ; *querēus*, dont le féminin substantif est demeuré en italien, cf. M. L. 6949, *querēca* (cf. *querēca* = *χαρολόπου*, germanisée, Diosc.), \**cērcea* ; *guercinus*, -a, -um (Tert. ; conservé en italien et en portugais, M. L. 6950) ; *querēūm* et *querētūm* n. : *chênaie* » ; *querquētūlānūs*, -ārius ; cf. Festus 314, 11. Noms propres : *Quercēns*, *Querquēnsia*, *Quarquēni* (illyrien).

Le qu- résulte sans doute de l'assimilation de p- à -qu- intérieur, comme dans *coquē*, *quīnque*. Cf. le groupe v. h. a. *forāha* « pin » et *ferēh-eich* « aesculus ». Le thème en -u- \**perkūu-* semble ancien ; cf. got. *fairgūni* « montagnes (chênaies) », gaul. *Hercynia* (*silua*) et peut-être v. lit. *perkūnas* « dieu de l'orage ».

Sur la forme dissimilée *cerquēs*, v. en dernier lieu Niedermann, Emerita, XII, 1944, p. 39.

*queror*, -ēris, *questus sum*, *querī* : « pousser des cris plaintifs », se dit des personnes comme des animaux ; puis plus généralement « se plaindre ». Transitif et absolu : *querī fortunas suas*. Ancien et classique, mais ne semble plus employé après le 1<sup>er</sup> siècle de l'Empire. La langue de l'Église l'ignore. Le verbe n'est pas passé dans les langues romanes, qui ont évité peut-être l'homonymie de *quarēo*.

Dérivés en *quer-* et en *quest-* : *querēla* (*querella* ; la forme en -ēla semble la plus ancienne, cf. Benveniste, *Origines*, p. 42) ; -ae f. : plainte ; *querēlōr*, -āris (Arn., Serv.) ; *queribundus* (rare, mais classique, Cic., Sull. 10, 30) ; *queritor*, -āris (Plin., Tac.) ; *querulus* (surtout poétique) ; *querulōsus* (bas latin) et *querelōsus* ; *querimōnia*, forme ancienne (Plt.), demeurée partiellement dans les langues romanes, M. L. 6924 (*querē-?*) ; *querimōniōsus* (Isid.) ; *questus*, -ūs m. (surtout au pluriel dans la langue classique) : plainte(s) ; *questiō*, Cic., Bru. 142 (peut être une glose). Cf. aussi *Querolus* (IV<sup>e</sup> siècle), comme *Pseudolus*.

Composés : *conqueror* : se plaindre avec, cf. Plt., Mi. 155 : *conqueritor* *mecum mulier fortunas suas* ; *conquestō* : plainte en commun, spécialement devant un juge ; cf. Cic., Inu. 1, 160, *conquestio est oratio auditorum misericordiam captans*.

Le rapprochement usuel avec skr. *quāsiti* « il souffle

fort » n'est pas pleinement satisfaisant : les sens ne concordent pas d'une manière exacte et le latin n'a pas trace du caractère dissyllabique de la racine, net en sanskrit. Le sens de « pousser un sifflement » se retrouve dans v. *isl. hūæsa*, v. angl. *hwæsan*. Le verbe latin est assez isolé.

**querquerus, -a, um** : adjectif employé au féminin dans *querquera*, scil. *febris*; cf. P. F. 309, 3, *querqueram frigidam cum tremore a Graeco xáphoxa certum est dici, unde et carcer*. *Lucilius* (1194) : « *iactans me ut febris querquera* ». *Et alibi* (1277) : « *querquera consequitur capitisque dolores* ». *Item Plautus* (fr. 79) : « *is mihi erat bilis, querquerus* ». Outre ces fragments, le mot ne figure que dans *Aulus-Gelle*, *Arnobie*, *Apulée* et dans les gloses.

Mot expressif à redoublement, sans doute terme médical venu du grec ; cf. *xapxalpō*. — Si *febris* a signifié d'abord « frisson », *querquera* est l'épithète appropriée.

**querquētula, -ae** (*querquēdula*, *quercēdula*, *cercēdula* [forme attestée par les langues romanes, cf. M. L. 6952; B. W. s. u.], *circētula*, etc., dans les gloses) f. : sarcelle. Depuis *Varron*, roman. Emprunt au gr. *xepxθaλt*, influencé par *ficedula*, *monēdula*, *acredula*? Il est invraisemblable que l'étymologie populaire ait fait de la sarcelle une « mangeuse de chênes », comme on l'a supposé. *Querquētula* est la forme donnée par les manuscrits de *Nomius* 91, 3 dans la citation de *Varron*, Men. 576, *querquetulæ natantes*.

En tout cas, formation expressive sur laquelle on ne peut faire que des hypothèses incertaines et vagues. Cf. *quarquara*.

**qui, quae, quod** : qui, que. Pronom relatif italique commun. Le thème est en *-o*, \**kʷo-*; il s'y est ajouté la particule épéictique *-i*; d'où le nominatif masculin \**kʷo-i* > *qui*, *quei* (cf. *qui*, CIL I<sup>2</sup> 1, et *qui*, sans doute nominatif, inscription de *Duenos*, CIL I<sup>2</sup> 4; *quei*, CIL I<sup>2</sup> 7; *que*, CIL I<sup>2</sup> 1861), *qui*, le féminin *quae* représente \**kʷo-i*. Le neutre n'a pas cette particule ; cf. osq. *pui*, *pai*, *pūd* « *qui, quae, quod* », ombr. *poi* (*poe, poie*) « *qui* », *pūrē* « *quod* ». A côté de \**kʷo-* existait un thème \**kʷi-* qui a fourni les formes de l'interrogatif indéfini. Les deux thèmes ont réagi l'un sur l'autre et leur déclinaison est le résultat d'une contamination ; l'accusatif singulier *quem*, le datif ablatif pluriel *quibus* sont fournis par le thème de *quis*. *Qui* est demeuré dans la plupart des langues romanes, cf. M. L. 6953, *qui*, *quem*, *quam*, et B. W. *qui*, *que*, *quoi*; un emploi de *qui* comme nominatif féminin apparaît dès l'Italia. Au thème du relatif se rattachent un grand nombre d'adverbes, d'adjectifs et de conjonctions ; cf. *quā*, *qui*, *quō*, *quom*, *quālis* et *ubī*, *unde*, etc.

**qui** : forme d'ablatif-instrumental du thème de l'interrogatif *quis*, *quid*, employé dans divers sens :

1<sup>o</sup> particule interrogative, « en quoi », d'où « *comme* » : *qui fieri potes?*; particule indéfinie, jointe à des subjonctifs-optatifs : *qui illum di deaque magno mactassint malo*, *Enn. ap. Non.* 342, 14. Sens « de quelque façon » ; cf. gr. *πώς*. Remplacé dans cette acceptation à l'époque classique par *utinam*; ne subsiste plus que joint à une conjonction ou à une interjection : *atqui*, *utqui*, *quippe qui*; *hercle*, *ecastor*, *pol*, *edepol qui*.

2<sup>o</sup> comme instrumental-ablatif invariable du pronom relatif, surtout dans la locution *quicum* (encore dans Vg. Ae. 11, 822); emploi archaïque, demeuré dans la langue familière : *ut sit qui utamur*, *Cic.*, Att. 11, 11, 2. Cf. aussi *qui*.

**V. quis.**

**quia** : à la forme d'un ancien neutre pluriel de *quis*, *quid*, employé d'abord sans doute avec valeur interrogative, sens : qu'a encore le composé archaïque, *quia-nam*, que Virgile a conservé, Ae. 5, 18; 10, 6 (cf. *quid-nam* et gr. *τι γέρε*); puis devenu particule causale : « parce que ». Usité de tout temps ; mais la langue classique lui préfère *quod*. Cf. bétot. *τι* « pourquoi » et mègar. *ας*; toutefois, Wackernagel, IF 31, p. 267 sqq., met en doute que ces formes soient d'anciens « pluriels neutres » parce que, à l'époque historique, le pluriel neutre de *quid* et de *τι* ne s'emploie pas ainsi.

Dans la langue vulgaire, *quia* sert, concurremment avec *quod*, et peut-être sous l'influence du gr. *διτι* substitué à *τι*, à introduire des propositions complétives ; cf. Pétr., Sat. 46, 4, *dixi quia mustela comedū*. *Quia*, dans cet emploi, paraît s'être maintenu dans les langues romanes, où *quod* est pourtant beaucoup plus répandu ; v. B. W. sous *que* II. M. L. 6954.

**quicunque, quaecunque, quodecumque** : adjectif et pronom relatif indéfini : quiconque, quelconque ; n'importe qui ou quel, qui que ce soit qui. Le relatif s'est substitué ici à un ancien indéfini (comme dans *quidam*, *quilibet*, *quiūis*) : *Charisius*, GLK I 91, 17, cite de *Caton* un pluriel *quēcumque*. Les particules généralisantes *-cum-que* représentent \**quom-que*; cf. CIL I<sup>2</sup> 582, 5, *quicunque*, et l'ombrien *pisi-pumpe*, cf. *Buck*, *Osc. Umbr. Gr.*, § 202, 3.

**V. quis et quom.**

**quidam, quaedam, quiddam et quoddam** : adjectif et pronom indéfini « un certain, quelqu'un »; le neutre *quiddam* a le sens de « quelque chose ». *Quidam* s'emploie souvent pour atténuer une affirmation : *virtus quaedam* « une sorte de courage ; un courage, pour ainsi dire » ; cf. Cic., Lael. 13, 48, *qui uirtutem duram et quasi ferream quandam esse uolunt*. Ancien, usuel. Non roman.

*Quidam* est issu phonétiquement de \**quis-dam*; la particule *-dam* est à *-dem*, *-dum* comme *nam* est à *nem* (cf. *nem-pe*), *num*. La flexion ancienne devait être : m. f. \**quidam*, n. *quid-dam*. \**Quidam* a abouti à *quidam*, dont le premier élément s'est ainsi confondu avec le relatif *qui*; d'autre part, le désir de différencier le masculin du féminin a amené la création de *quaedam*. De là, finalement, le neutre *quoddam*, que la langue a utilisé pour des emplois adjectifs du mot, réservant l'emploi pronominal à *quiddam*. Même évolution dans *quilibet*, *quiūis*, de \**quis-libet*, \**quis-uis*.

**quidem**, particule enclitique de sens affirmatif : « en vérité ». Comme *certē*, a souvent une valeur restrictive : « du moins, par exemple ». Joint à la négation *ne* forme une locution qui, encadrant le mot sur lequel elle porte, correspond au français « pas... même » ou « non plus » ; *Cés.*, B. G. 1, 37, 2, *ne obsidibus quidem datis pacem redire posse*. Se joint souvent à une particule pour la renforcer : *equidem* (qui peut se placer en tête de la phrase, comme *etenim*, etc.) ; sur l'emploi de *equidem*, *atqui*, *utqui*, *quippe qui*; *hercle*, *ecastor*, *pol*, *edepol qui*.

qui est normalement — mais non exclusivement — joint à la 1<sup>re</sup> personne, v. Lodge, *Lex. Plaut.*, 508, 2; Lindsay, *Synt. of Plautus*, p. 97; et aussi Wackernagel, *Beitr. z. griech. Akzent*, p. 22; Skutsch, *Hermes*, 32, p. 94 sqq. (l'explication par *ego quidem* ne doit être qu'une étymologie populaire ; cf. *ecastor*) ; *quandōquidem* (= *et nec*), où l'adjonction de l'enclitique peut entraîner l'abrévement de la voyelle précédente. Ancien (Plt.), usuel. Non roman.

On est naturellement tenté de chercher ici une forme du groupe de *quis*, *quid*, soit \**quid-em* (v. sous *īdem*), ou peut-être \**que-dem*, avec une particule *-dem*, et *e* passant à *i* dans une particule enclitique. L'*e* de *equidem* ne peut être autre chose qu'une particule ; cf. osque *e-tanto*, ombr. *e-tantu*, en face de lat. *tanta*. Toutefois, d'après *siquidem*, *tūquidem*, l'*e* de *equidem* peut représenter un ancien *ē*. Sur *prakrit cia*, v. J. Bloch, *Language* 29, p. 229 sqq.

**quiēs, -ētis f.** (une flexion *quiēs*, *quiēi* (cf. *spēs*) est attestée par l'ablatif *quiē* dans *Laevius* et par le composé *requiem*, *requiei*, *requiē*, etc.) : 1<sup>o</sup> repos, calme ; d'où « repos du sommeil, de la mort, de la paix » ; 2<sup>o</sup> pluriel de sens concret : lieu de repos, retraite, repaire (Lucr. 1, 405). Ancien, usuel et classique. A *quiēs* correspond un adjectif *quiētus*, fréquent et classique, demeuré dans les langues romanes sous la double forme *quiētus* et *quiētus*; cf. fr. « *quiète* et « *coi* ». M. L. 6958; B. W. s. u. L'adjectif très rare *quiēs* (*Naevius*, *Licinius Macer*) semble une forme artificielle refaite sur *inquiēs*, forme athénétique normale dans un composé. Le substantif *quiētās* est conservé seulement dans une glose : *quiētas*, *tranquillitas*, CGL V 512, 20, et ne semble pas avoir d'autre existence.

*quiēscō*, *-is*, *quiētū*, *quiētūm*, *quiēscere* : (se) reposer. Conservé dans quelques dialectes romans. M. L. 6955, *quiēscere* et *quiēscēre*. Icelte : britt. *cwsc*, *cwsq* « sommeil », gall. *cyscu* « *quiēscō* », etc.; en germanique occidental, *quiētūs*. De *quiētūs* dérivent : *quiētō*, *-ās* (rare; *Priscien*, CIL III 4458, demeuré dans les langues romanes, M. L. 6956 et 6957, \**quiētāre*); *quiētālis*, ancienne épithète d'*Orcus* (Fest. 306, 24); *quiētātor* (et *quiētōr*) « pacificateur » (monnaies de Dioclétien); *quiētūdō* (*Gloss.*); *quiētūrūm* (tardif, synonyme de *sepulcrum*). A *quiēs* s'opposent *inquiēs* subst. : *inquiēs nocturna*, Plin. 14, 142; et adj. *inquiēs*, *-tis* (archaïque et postclassique), à côté de *inquiēs*, forme analogique relata sur *quiētūs*; de là : *inquiētō*, *-ās*; *inquiētūdō*, conservé dans le v. fr. *enquetume*, M. L. 4451; *inquiētātō*, *-tor* (rares et tardifs). *Quiēs* a été doublé par *reqūs* « répit », puis simplement « repos ».

Composés de *quiēscō* : *acquiēscō* : se donner au repos, se reposer (sens physique et moral); de là « trouver son repos ou sa joie dans ». cf. Cic., Lael. 27, *senes in adūlescentū caritate acquiescimū*; ou « se calmer », cf. Cic., Ac. 2, 46, 141, *tu cum es commotus, acquiescīs, assentīs, approbas*; et chez les jurisconsultes et les Pères de l'Église le sens de « acquiescer ».

*conquiēscō*; *interquiēscō*; *perquiēscō* (rare, Apul.); *requiēscō*; *requiētūs*, d'où \**requ(i)ētāre*, M. L. 7233; *requiētō*, *-tōrūm*; et *irrequiēs*, *irrequiētūs*, *irrequiēbīlīs*, tous d'époque impériale et rares.

V. *tranquillus*.

**quiētē** est la forme à voyelle longue finale d'une racine dissyllabique qui se retrouve sous la même forme dans av. *śyātō*, *śātō* « heureux » et l'accusatif singulier *śātīm* = v. perse *śiyātām* « bonheur, bien-être », et sous une forme \**kwītē* dans v. isl. *hūtla* « lieu de repos, lit » (et got. *hueila* « temps »), et avec vocalisme plein du premier élément dans v. sl. *pokoj* « repos », en face de *po-dījō*, *po-cītī* « se reposer ». Comme le type en *-ti-* n'était anciennement usuel qu'au second terme de composé, il est probable que le type *quiētē* (ablatif singulier) est ancien. L'opposition entre les formes usuelles : *quiētē*, mais *requiētē*, tient à la différence étendue des deux mots. Sur arm. *hangčim* « je me repose », v. A. Meillet, *BSL* 37, 11.

**quin** : particule d'opposition ou de renforcement « bien au contraire ; bien plutôt, bien plus », souvent après phrase négative ou interrogative ; cf. Cic., Fam. 7, 30, 1, *te nec hortor nec rogo ut domum redreas; quin hinc ipse euolare cupio*; Att. 13, 26, 2, *credibile non est quantum scribam die, quin etiam noctibus*. Souvent accompagné de *etiam*, comme dans le dernier exemple.

**Quīn**, dans ce sens, est identique à *quiūn*, de *qui* + *ne*, particule interrogative dont le sens est « pourquoi ne... pas » (comme *quidnī*), cf. Tér., Hau. 831-832, *quid stas, lapis?* | *quīn accipis?* Le sens premier devait être « pourquoi non? », et *quīn etiam* signifie proprement « pourquoi non? et même... ». *Quīn*, comme *quārē*, *quia*, *quippe*, a ensuite perdu sa valeur interrogative dans cet emploi. *Quīn* sert aussi de particule subordonnante introduisant une complétive négative avec le sens de « par quoi... ne... pas ; que... ne... pas ; pour que... ne... pas ; sans que »; e. g. Plt., Ru. 1070, *nulla caussa est quīn me condones cruci*. S'emploie souvent après des phrases négatives ou interrogatives : *non pote(st) quīn*, *nīl obstat quīn, nōn dubiō quīn*; *quid obstat, quis dubitat quīn*. Son substitut est *quōminus*; les correspondants après les phrases positives sont *ne*, *an*, *num*, *quārē*, *cūr*.

L'usage s'en est généralisé, et *quīn* s'est employé après une phrase négative, dans les relatives de sens consécutif, avec la valeur de *quiūn*, e. g. : *Messanam nemo uenīt quiūn uiderit*, Cic., Verr. 2, 4, 4, § 7. Dans cette valeur, *quīn* est indifféremment sujet ou complément, avec un antécédent masculin, féminin ou neutre, singulier ou pluriel, e. g. *nulla Thessaliae fuit ciuitas quīn* (= *quae non*) *Caesari pareret*, Cés., B. C. 3, 81, 2; *horum autem nihil est quīn* (= *quod non*) *intereat*, Cic., N. D. 3, 12, 30; *negō ullam picturam fuisse quīn* (= *quam non*) *inspexerit*, Cic., Verr. 2, 4, 1, § 1. Il n'y a pas lieu de séparer ce *quīn* du précédent et de l'expliquer comme étant formé de *qui* (nominatif du relatif) et de *ne*; cf. Stoltz-Leumann, *Lat. Gr.*, p. 785.

**quincunx, -uncis m.** : les cinq douzièmes de l'unité ; en particulier, monnaie de cuivre pesant cinq onces et valant les 5/12 de l'as. Elle était marquée de cinq points ; par suite, le mot *quincunx* et aussi la figure formée par des objets disposés les uns par rapport aux autres comme le sont les cinq points sur le dé à jouer, le « quincunce ».

Dérivé : *quincuncialis*.

De *quincunx* et d'une forme abrégée de *uncia*, cf. *deunx*. *quīnī* etc. : v. *quinqūe*.



comprend, avec le relatif *qui*, de nombreux dérivés et adverbes, tels que *quālis*, *quam*, *quot*, *quantus*, *quom*, etc., et, en outre, des formes dont le rapport est moins évident, quoique sûr : *ubi*, *unde*, *unquam*, *uspīam*, *usquam*, *usque*, *uter* (v. ces mots). L'indo-européen avait deux types exprimant l'indéfini et l'interrogatif comme en latin, l'un en *-i*, sans distinction de masculin et de féminin : av. *éis*, gr. *τις*, hitt. *kuiš* (*kuiškuš* « quiconque », cf. *quisque*), qui se retrouve dans lat. *quis*, l'autre en *-eo-* masculin neutre, avec *-ā* pour le féminin : skr. *kāh*, *kād*; got. *hwās*, *hwō*, *hwā*; à ce type appartiennent des génitifs comme *gāt*, *cahyā*, v. sl. *česo*, hom. *τέο* (att. *τοῦ*), v. h. a. *hwes*. La forme en *-i* a particulièrement subsisté au neutre : skr. *cit* (avec valeur adverbiale), v. sl. *čit* (*čit-o*) « quoi », opposé à *kū-to* « qui », arm. *-i* (en face de *o* « qui »). Au pluriel, le latin a fixé ainsi *quia*, qui a un pendant dans gr. *οσο* (att. *ἄστα*).

Le groupe de *\*kʷo-*, *\*kʷi-* a souvent fourni le relatif, notamment en iranien, en slave, en grec, en germanique, en tokharien, en arménien, et l'on peut en partie le suivre à l'époque historique. Le point de départ principal est dans des phrases du type : *je cherche qui est venu*, d'où : *je sais qui est venu*. En italique, le développement est achevé avant les premiers textes. L'originalité de l'italique consiste en ce que, au moins à certains cas, le type *\*kʷi-* a été affecté à l'indéfini-interrogatif et le type *\*kʷo-*, *\*kʷa-* à l'emploi relatif. Une particule souligne souvent l'emploi relatif. On a ainsi v. lat. *quo-i*, d'où *qui* et *quod*, osq. *pui* et *pud*, ombr. *poi*, en face de lat. *quis*, *quid*, osq. *pis*, *pir*, *pis* et *pid*, ombr. *sve-pis* « si quis », etc. La forme lat. *quae*, osq. *pai*, *pai*, *pae*, *seule* propre à caractériser le féminin, a servi aussi pour l'indéfini-interrogatif et à fini, en latin, par éliminer *quis* au féminin. La flexion de *quis* est parallèle à celle de *is*; cf. Ernout, Morphologie, § 108 sqq.

L'irlandais a *cia* et le gallois *pwy* « qui (interrogatif) », etc.

Les emplois osco-ombrien et latin sont tout pareils. Ainsi l'on a lat. *quisquis* = osq. *pispis* (cf. hitt. *kuiš-kuiš*) et l'indéfini ombr. *pis-her* en face de *quilibet* (c'est *her*- qui indique en ombrien la notion de volonté).

**quisquiliae**, **-ārum** f. pl. (et n. *quisquilia*, Pétr. 75, Gloss. Philox. Le féminin singulier est dans la locution *homo non quisquiliae*, cf. plus bas) : « *quisquiliae dici putantur quicquid ex arboribus minutis surculorum foliorum cadit : uelut quicquidcadie* (!) ». *Caecilius* (251) : « *quisquilias uolantis, uenti spolia memorant*; *i modo* »; et *Nouius in Togularia* (88) : « *abi, deturba te saxe, homo non quisquiliae. Quid est?* », Fest. 340, 12. Les gloses l'interprètent par *σχολής*. L'image est la même que dans *flocus*, *naucus*, *hilum*. Mot expressif à redoulement de la langue familière; cf. gr. *κοσκολημάτια* M. L. 6968 a. Cf. Vendryes, BSL 25 (1924), 41.

**quō** : ablatif de *qui* employé comme conjonction (cf. *eo*, *ideō*) « par quoi ; pourquoi ; c'est pourquoi ; parce que »; Varr., R. R. 1, 54, *miscellae* (*uua*) *multo ante coquitur* : *quo* (par quoi, c'est-à-dire, c'est pourquoi) *prior legenda*. On a souvent *non quō* « non [parce] que », auquel répond un *sed quia*. S'emploie en corrélation avec *eo* devant un comparatif : *quō magis... eo magis* « plus... plus ». — *Quō* s'emploie aussi souvent avec valeur subordonnante dans le sens de « pour que par

là », marquant le but; il est particulièrement fréquent devant comparatif, où la langue le préfère à *ut*; la né. T.-L. 34, 6, 14.

**quō** : où (opposé à *ubi*). — Adverbe de lieu, interrogatif-indéfini et relatif, marquant le but vers lequel tend un mouvement. Figure comme premier terme de composé dans *quoad* (*quaad*, Varr., R. R. 1, 1, 2), *quousque*, *quoadusque* (Lact.) « jusqu'à où, jusques à ; quand ; jusqu'à quel point ; jusqu'à ce que » (sur la répartition des formes dans les auteurs, v. Stolz-Leumann-Hoffmann, *Lat. Gr.* 5, p. 768), *quōrsus* (*quōrsu*) de *\*quōuorsus*. Il existe aussi des formes correspondant aux pronoms indéfinis : *quōnam*, *quōpiam*, *quōquam*, *quōquō* (*quōquōuorsus*), *quōcūmque*, *aliquō*.

Conservée en v. *logoudorien*, M. L. 6939 ; les autres langues romanes ont seulement *ubi*, éliminant la distinction entre *quō* et *ubi* (cf. Apul., Met. 9, 39).

**quōcīrēā** : conjonction « c'est pourquoi » ; déjà dans Cic., Diu. 1, 41, 93. Cf. *circus*.

**quod** : que, en ce que, parce que. Accusatif neutre de *qui* devenu particule de liaison, subordonnante ou coordonnante, introduisant une explication ou une proposition complétive. Se place au début d'une phrase, dans *quod si*, *q. nisi*, *q. utinam*, *q. contrā*, proprement « quant à ce fait » (accusatif de relation). S'emploie aussi pour introduire une hypothèse, par exemple Plt., Au. 91 : *quod quispiam ignem quaerat* « quant au fait que quelqu'un viendrait chercher du feu », c'est-à-dire « pour le cas où ». Est souvent précédé de *eo*, *ideō*, *propere*, qui en renforcent le sens causal.

Dès l'époque ancienne, une série de verbes peuvent avoir leur complétive introduite par *quod*, concurremment avec la proposition infinitive, notamment les verbes marquant l'étonnement, la joie, la souffrance : *mīrō*, *gaudeō*, *doleō quod*. Cette construction s'est étendue aux autres verbes *dicendī*, *sentīendī*, éliminant finalement la proposition infinitive. Dans cet emploi, *quod*, comme on l'a vu, a été concurrencé par *quia*. M. L. 6970, 6971. — *Quod* s'est également substitué dans la basse latinité à d'autres conjonctions, telles que *ut*, *quā* (*statuere quod, ita quod, nullum dubium quod*), *cum*, *ut* (signifiant « depuis que »). — Sur ces emplois de *quod*, v. Ernout-Thomas, Synt. lat., 2<sup>e</sup> éd., § 302 sqq.

**quoīas** (c'est-à-dire *quoīas*), **euiās**, **-ātis** (et *quoīatīs* *cuiātēs*, *-e*) : pronom interrogatif, « de quel pays ? »; = gr. *ποδαρές*. Cf. pour le suffixe *Arpinās*, *nostrās*. Même syllabe longue initiale que dans *mai(i)or*, *ei(i)us*.

**quoīus**, **euiūs** (c'est-à-dire *quoīus*, *cuiūs*), **-ā**, **-um** : adjectif relatif-interrogatif marquant la possession, « à qui, de qui ».

*Quoīas* est formé avec le suffixe marquant l'origine, *quoīus*, le suffixe marquant la possession, comme *patrīus*.

Les deux adjectifs sont rares et tombent en désuétude à l'époque impériale. Un critique de Virgile lui reprochait d'avoir employé, B. 3, 1, *cūīus*, *-ā*, *-um*, qui passait pour rustique.

**quom** (puis *qu(o)m*, *cum*) : « au moment où, lorsque,

**quondam** : adverbe temporel issu de *\*quom-dam* « à un moment donné ». S'emploie souvent en parlant du passé, « autrefois » ; quelques-fois aussi du futur, cf. Vg., Ae. 6, 877, *nec Romula quondam | ullo se tantum tellus iactabit alumno*. Ancien, usuel, classique. Non roman.

**quoniam** : conjonction, d'abord de sens temporel, puis de sens causal « du moment que, puisque ». Le sens temporel est bien attesté dans Plaute, par exemple Tri. 14, *quoniam ei qui me aleret nihil video esse reliqui*, *| dedi ei meam gnatam*. A basse époque, comme *quia*, introduit une proposition complétive, e. g. Vulg. 1 Joan. 2, 22, *negat quoniam Iesus non est Christus*. Ancien, usuel. Non roman. Sans doute de *\*quom + iam*, avec dissimilation du premier *m* et vocalisation du *yod* de *iam*, comme dans *etiam*; cf. *cum iam*, Cat., Agr. 161, 2, et *quoniam iam*, Plt., Tru. 402 (l'explication de Prellwitz par *\*quoni* = ombr. *poni* + i. e. *an* = *am*, Glott. 19 (1930), 121 et 123, est invraisemblable). L'emploi fréquent de *quoniam* dans les discours (v. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.* 2, p. 753) fait penser que *quoniam* est une forme de *quom* renforcée dans le langage parlé. Formes romanes savantes. M. L. 6971 a.

**quoque** : conjonction : aussi (souvent joint à *etiam*, qu'il renforce, et placé en position enclitique après le mot qu'il détermine), également. Sans doute issu de *\*quō + que* « et par là ». L'abréviation serait de même nature que dans *quās*, *siquidem*. — Ancien, usuel et classique. Non roman.

**quōr** : v. *cūr*.

**quōrsum, quōrsus** : v. *quō* et *uertō*.

**quōt** adv. : combien (en parlant d'objets qui se comptent). A pour corrélatif *tot*; cf. Tér., Ph. 454, *quot homines, tot sententiae*. Ancien, usuel, classique.

Dérivés et composés : *quōtius* « en quel nombre, quel » (dans une énumération ou un partage : *hora quota est?*, Hor., S. 2, 6, 44), M. L. 6975; *quotus-quisque*; *quotcumque*; *quotuscumque*; *quotlibet*; *quotiē(n)s* adv. : combien de fois ; *quotēsimus*; *quotiē(n)s-cumque*; *quotiē(n)s* « combien, en quel nombre » (classique, mais rare); *quotumus* (archaïque) « en quel nombre »; *quotuplex*; *quotenīs* « de combien d'années » (rare). Forme redoublée : *quotquot*. Cf. aussi *quotidiē*, *cotidiē* et *quotidiānus*, *cotidiānus*, *\*quotidiūm*, M. L. 6973 et 6974.

Skr. *kātī* s'emploie sans acceptation de genre, comme lat. *quot*, avec le même sens ; le hittite a *kuratta*. Le grec n'a que le dérivé *\*kʷʰtōyo-* : hom. *πόσος*, *πόσος* la forme latine *quotus* est isolée. Les formes céltiques reposent sur *\*kʷʰtōtī* : v. irl. *cuit*, gall. *path*, bret. *pet*, *pez*; cf. av. *čaiti*. — Cf. *quis*.